

6

PANORAMA

DE LA

DÉFENSE DE PARIS

CONTRE

LES ARMÉES ALLEMANDES

PAR PHILIPPOTEAUX

EXPLICATION

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE

AVEC CARTE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



154682

PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ADMINISTRATIVES DE PAUL DUPONT
Rue Jean-Jacques-Rousseau, 41.

—
1880

NOTICE

SUR LA

DÉFENSE DE PARIS

CONTRE

LES ARMÉES ALLEMANDES

PRÉPARATION DE LA DÉFENSE — TRAVAUX — ARMEMENT — TROUPES — SUBSISTANCES

La place de Paris est entourée d'une enceinte de 33 kilomètres de développement qui compte 94 bastions et est couverte par 15 forts détachés dont quelques-uns constituent de véritables forteresses. Elle forme un vaste camp retranché, destiné, non-seulement à défendre la Capitale et les immenses richesses qu'elle contient, mais à servir de refuge aux armées françaises qui, après avoir combattu sur les différentes lignes de défense de la frontière, viendraient se réorganiser sous la protection des forts, tiendraient en échec la plus grande partie des forces ennemies et donneraient ainsi à la province la possibilité de lever de nouvelles troupes.

Aussi commença-t-on, dès le début de la guerre, à mettre en état de défense les fortifications existantes et à élever de nouveaux ouvrages sur les points culminants dont la possession, par l'ennemi, aurait pu être dangereuse pour certains ts.

Les perfectionnements apportés à l'artillerie, perfectionnements qui lui permettent de lancer avec une très-grande

précision et à une distance d'au moins 7 kilomètres des projectiles d'un poids supérieur à 100 kilogrammes, avaient rendu indispensable l'occupation de quelques hauteurs qui, lors de la construction des fortifications, se trouvaient en dehors de la zone des attaques.

Le 13 août, quatre redoutes importantes furent entreprises à Gennevilliers, à Montretout, sur le plateau de Châtillon et à l'extrémité du contre-fort des Hautes-Bruyères; elles étaient destinées : celle de Gennevilliers à assurer l'occupation de la presqu'île, celles de Montretout et de Châtillon à empêcher l'ennemi de s'établir sur des positions d'où il aurait pu battre en brèche le Mont-Valérien, les forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge, celle des Hautes-Bruyères à couvrir les forts de Bicêtre et d'Ivry.

On éleva en outre différents ouvrages et batteries d'une importance moindre au Port-à-l'Anglais, au Moulin-Saquet, au Moulin-de-Pierre, au château de Meudon, à la Capsulerie et sur la butte de Brinborion, pour battre les rives de la haute Seine, fouiller les ravins de Clamart, soutenir la redoute de Châtillon et préparer la défense du bois de Meudon en reliant cette dernière redoute à celle de Montretout.

Le service du génie s'occupa également de compléter la défense des forts par les inondations de Saint-Denis, par la construction d'ouvrages extérieurs, de traverses-abris et de masses couvrantes sur les remparts, le blindage des casernes et des magasins à poudre, le palissadement des chemins couverts, l'établissement de pare-éclats dans les cours et de défenses accessoires sur les points d'attaque, telles que torpilles, abatis, petits piquets, etc.

Les carrières qui pouvaient offrir un couvert à l'ennemi furent comblées ou défendues par des ouvrages en terre, les catacombes minutieusement explorées, les maisons nuisibles à la défense démolies, les villages voisins de l'enceinte organisés défensivement, les ponts minés, les bois de Boulogne, de Vincennes en partie rasés; sacrifices pénibles, sans

coute, mais que la population supporta héroïquement, soutenue qu'elle était par la pensée que le salut du pays pouvait sortir de toutes ces ruines.

La mise en état de défense de l'enceinte exigea des travaux non moins importants. Il y eut lieu de pourvoir à la sûreté de 9 passages de chemins de fer et de 59 portes communiquant de plain-pied avec la campagne, et dont quelques-unes atteignaient 80 mètres de largeur, de fermer quelques-unes de ces trouées, de couvrir les autres par des ouvrages en terre et d'y établir des ponts-levis.

On dut aussi construire sur l'enceinte 40 magasins à poudre et magasins de siège susceptibles de recevoir un approvisionnement de plus de 1 million de kilogrammes de poudre, élever des traverses, des pare-éclats, des abris pour les gardes nationaux, préparer des torpilles sur les principales avenues de la place et disposer sur la Seine, en aval et en amont, des estacades capables d'arrêter les brûlots et les matières incendiaires de l'ennemi.

Si nous ajoutons à ces défenses le retranchement intérieur du Point-du-Jour, celui du parc de la Muette, les batteries de marine établies dans le château de Saint-Ouen, sur les buttes Montmartre et Chaumont; les baraquements construits pour casernements ou hôpitaux, soit par le service du génie, soit par la Ville, sur les boulevards extérieurs, l'esplanade des Invalides, le Champ-de-Mars, au camp de Saint-Maur, dans la plaine de Courcelles, au Luxembourg, au Jardin des Plantes et à Longchamps; les poudrières organisées au Luxembourg, au Panthéon, aux Invalides, etc., nous aurons donné une idée de la multiplicité et de l'importance des travaux faits pour les besoins de la défense et dont l'exécution s'est trouvée facilitée par les ressources inépuisables de la Capitale et le patriotisme de sa population, sans parler même de travaux de barricadement et autres à l'intérieur de l'enceinte et sur certaines avenues et dus à l'initiative de divers services.

Les dévouements ne firent pas en effet défaut, et les services militaires trouvèrent de puissants collaborateurs dans

les corps des ponts et chaussées et des mines, dans les différents services municipaux et départementaux ainsi que dans diverses administrations particulières, telles que celles des bateaux de la Seine, des Omnibus, et notamment dans les grandes Compagnies de chemins de fer; des membres de l'Institut, des savants attachés au Muséum d'histoire naturelle, apportèrent spontanément leur utile concours, en même temps que des Compagnies s'organisaient sur le pied militaire pour devenir les auxiliaires du corps du génie.

Les travaux furent poussés avec une très-grande activité et continués la nuit, à l'aide de la lumière électrique, par plus de 20,000 ouvriers.

A la date du 18 septembre, les redoutes de Gennevilliers, de Montretout, de Châtillon et des Hautes-Bruyères, ainsi que les autres ouvrages extérieurs étaient, sinon complètement terminés, du moins en état de fournir à nos troupes d'excellents points d'appui; les forts et l'enceinte n'avaient rien à craindre des surprises ou des attaques de vive force de l'ennemi.

Le service de l'artillerie disposait en même temps, sur les parapets des forts et de l'enceinte, 1,824 bouches à feu, parmi lesquelles on comptait 200 pièces de 24, 200 pièces de la marine du calibre de 0.16, 50 du calibre de 0.19, et une pièce du calibre de 24 centimètres qui, mise en batterie au Mont-Valérien, devait envoyer ses projectiles de 100 kilogrammes jusqu'au pied de la terrasse du château de Saint-Germain. Il tenait en outre en réserve, pour les porter sur les points menacés par l'ennemi, plus de 800 canons de divers calibres et possédait, pour l'armement des troupes, 600 bouches à feu mobiles (1), 180,000 chassepots et 360,000 fusils de divers modèles. Enfin Paris avait sa flotte composée de 5 batteries flottantes, 9 canonnières et 6 chaloupes portant ensemble 24 canons, dont 19 de gros calibre.

(1) Nous devons dire, toutefois, qu'un grand nombre de ces pièces, d'un modèle ancien et non rayé, ne pouvaient soutenir la lutte avec la nouvelle artillerie de l'ennemi et n'étaient bonnes qu'à la défense rapprochée.

Les troupes rassemblées à la hâte pour la défense du camp retranché comprenait le 13^e et le 14^e corps, sous les ordres du général Ducrot; 94 bataillons de mobiles, dont 18 de la Seine, 7,000 marins de l'infanterie de marine, les dépôts d'un grand nombre de régiments d'infanterie, la gendarmerie, les pompiers, les gardes forestiers et plus de 40 corps francs. L'ensemble de ces troupes atteignait l'effectif de 240,000 hommes. Il faut ajouter environ 250,000 gardes nationaux chargés de la défense de l'enceinte.

La mise en état de défense de la Capitale comportait encore l'approvisionnement des subsistances nécessaires pour faire vivre une population de plus de 2 millions d'habitants. Cet approvisionnement s'était fait dans le courant du mois d'août et le commencement de septembre aussi rapidement que le permettaient les voies ferrées alors encombrées par le transport des troupes et du matériel. Paris possédait, au 18 septembre, 30,000 bœufs, 200,000 moutons, plus de 78,000 quintaux de blé, 210,000 quintaux de farine, 5,000 quintaux de viande salée, sans compter les ressources amassées par les particuliers, 100,000 chevaux, une certaine quantité de mulets.

Telle était la situation lorsque, le 15 septembre, l'ennemi se montra en vue.

C'étaient les avant-gardes de la 3^e armée allemande qui se présentaient à Lagny, à Villiers et à Bonneuil.

Deux armées étaient destinées à l'investissement de Paris: la 3^e (prince royal de Prusse), et la 4^e (prince royal de Saxe).

La 3^e avait marché de Sedan sur la Marne, qu'elle traversa à Épernay et à Château-Thierry; elle s'avancait ensuite entre la Seine et la Marne, pour occuper les positions de la rive gauche de la Marne et de la Seine, au sud de Paris. La 4^e armée, destinée à occuper les positions de la rive droite, au Nord, avait marché à droite de la 3^e, suivant trois routes, par Creil et Écouen, Compiègne et Senlis, Soissons et Dammartin. Ses avant-gardes atteignirent, le 16 septembre, les environs de Pontoise, et occupèrent, sans coup férir, les positions qui leur étaient assignées.

La 3^e armée dut combattre pour s'établir dans les siennes. Le 17, elle jetait un pont sur la Seine, entre Ablon et Ville-neuve-Saint-Georges ; le 18, elle continuait de s'étendre au sud de Paris, par une marche de flanc de l'Est à l'Ouest, et dépassait Palaiseau et Bièvres. Il n'y avait encore eu que d'insignifiantes escarmouches.

Le 19 septembre, quatre divisions de la garnison firent une importante reconnaissance au sud de Paris ; elles avaient, depuis vingt-quatre heures, pris position sur les hauteurs en avant des forts d'Issy et de Vanves, à faible distance de la route que suivaient les colonnes allemandes en marche sur Versailles. Le 5^e corps allemand ayant heurté au point du jour les Français entre les bois de Verrières et de Meudon, suspendit sa marche et leur fit face. Notre droite, saisie de panique, se replia rapidement jusqu'à l'enceinte et paralysa l'attaque à son début. L'ennemi s'établit fortement de Villacoublay à Petit-Bicêtre, et le 2^e corps bavarois, qui arrivait de Lonjumeau à Châtenay, vint occuper Sceaux et Bourg-la-Reine, menaçant de prendre à revers notre centre s'il se portait en avant. Ce corps essaya même de déboucher de Bourg-la-Reine dans la direction de Bagneux, mais le feu du fort de Montrouge arrêta ce mouvement.

La défense se décida à abandonner momentanément les redoutes avancées, fit sauter un grand nombre de ponts et se retira derrière la ligne des forts. L'ennemi put, dès lors, s'établir autour du camp retranché dans de fortes positions défensives et enserrer la Ville dans un cercle de tranchées, de murs crénelés et de fortes batteries de position. Les deux armées allemandes, à la fin de septembre, étaient réparties de la manière suivante :

DÉSIGNATION DES CORPS.	INFANTERIE	CAVALERIE	BOUCLES À FEU	POSITION.
4^e Armée.				
12 ^e Corps	23,032	3,390	90	de Chelles à Aulnay.
Garde	23,901	4,361	90	d'Aulnay à Montmagny.
4 ^e Corps	21,772	1,174	84	de Montmagny à Croissy.
3^e Armée.				
5 ^e Corps	10,779	1,161	84	de Croissy à Sèvres.
11 ^e Corps	17,910	1,038	84	de Sèvres à Meudon.
2 ^e Corps bavarois	20,248	2,759	102	de Meudon à la Bièvre.
1 ^{er} Corps bavarois	19,131	2,177	118	entre Monthléry et Palaiseau.
6 ^e Corps	22,889	1,262	84	de la Bièvre à la Seine.
Landwehr de la garde	8,946	»	18	de la Seine à Chelles.
17 ^e Division d'infanterie	9,920	1,189	36	
Division wurtembergeoise	14,402	1,636	84	de Saclay à Chevreuse.
2 ^e Division de cavalerie	»	2,824	12	de Chevreuse à Neauphle.
6 ^e — — — — —	»	2,719	12	de Neauphle à Poissy.
5 ^e — — — — —	»	4,647	12	de Neauphle à Poissy.
4 ^e — — — — —	»	3,469	12	en observation vers Orléans.
TOTAUX	202,031	33,806	898	

Cependant, dès le 23 septembre, on avait repris possession de la redoute des Hautes-Bruyères, de Villejuif et du Moulin-Saquet. Tout le mois d'octobre fut consacré à achever les travaux de défense des forts et de l'enceinte, à relier les forts entre eux par des lignes de retranchements, à pousser des lignes de contre-approche vers les positions ennemies et à organiser les troupes destinées à opérer au dehors; c'est ainsi qu'on créa, sur le plateau de Villejuif, dans la presqu'île de Gennevilliers, autour de Saint-Denis et dans la vallée de la Marne, de véritables camps retranchés dont l'établissement exigea l'exécution de plus de 80 kilomètres de tranchées, la construction d'un grand nombre de batteries de position, celle des redoutes de Charlebourg, du Moulin-des-Gibets, de Bois-Colombes, dans la presqu'île de Gennevilliers et de l'ouvrage du Petit-Parc, dans la Boucle de la Marne.

En même temps, on fit de fortes reconnaissances qui aboutirent aux combats de Chevilly (30 septembre), de Bagneux (13 octobre), de la Malmaison (21 octobre).

Le 28 octobre, des troupes du corps d'armée de Saint-Denis surprirent le village du Bourget, s'y maintinrent de jours malgré le feu de 40 pièces ennemies, mais furent obligées de se retirer le 30 devant l'attaque de 15,000 hommes de la garde prussienne.

Cette évacuation coïncidant avec l'arrivée de la nouvelle de la capitulation de Metz et les négociations que M. Thiers nouait à Versailles pour obtenir un armistice, causa, dans Paris, une émotion qu'on tenta d'exploiter pour renverser, par une révolution populaire, le Gouvernement de la Défense nationale, lequel resta finalement maître de la situation.

Au commencement du mois de novembre, les troupes de la Défense furent réparties en trois armées, et quatre compagnies de marche furent levées dans chacun des 266 bataillons de la garde nationale.

Ainsi que cette répartition l'annonçait, on entra dans la phase de la défense active. Le gouverneur fit occuper, le 28 novembre, par 76 pièces d'artillerie, le plateau d'Avron en avant de Rosny, plateau qui domine la Marne et commande le passage près du confluent de cette rivière et de la Seine. Une vigoureuse sortie devait être tentée le 29, tandis que diverses attaques exécutées au Sud, au Nord et à l'Ouest, distrairaient l'ennemi de l'effort principal.

Cet effort se trouva retardé par l'insuccès de l'établissement des ponts de bateaux sur la Marne, qui ne furent prêts que le 30 novembre. Le 29, l'action se borna donc à une violente canonnade des forts contre les positions de l'ennemi et à l'attaque de la Gare-aux-Bœufs, à Choisy-le-Roi, et de l'Hay, par les troupes sous les ordres du général Vinoy. Le 30, l'armée du général Ducrot franchit la Marne sur les ponts jetés entre Joinville et Nogent. Cette armée de 60,000 hommes refoula sans peine les postes prussiens de Villiers à Champigny. Mais, à notre droite, la division Susbienne, s'avancant de Charenton, après avoir occupé Mont-

mesly, où les Allemands n'avaient que des grand'gardes, fut attaquée vigoureusement par le général wurtembergeois Obernitz, appuyé des réserves prussiennes cantonnées à Valenton. La division Susbelle recula jusqu'à Créteil. Le général Ducrot, à la fin de la journée, n'avait occupé, à gauche, que la ligne de Brie-sur-Marne à Champigny.

On avait renouvelé, du côté de Vitry et de Choisy-le-Roi, les démonstrations de la veille, et, au Nord, le village d'Épinay, sur la route de Pontoise, avait été enlevé et conservé toute la journée. En même temps la grande batterie du plateau d'Avron tirait dans la direction de Chelles et de Gournay, pour contrarier les mouvements des troupes allemandes qui pourraient se porter, du Nord au Sud, dans la presqu'île de la Marne, où l'ennemi, sans aucun doute, sentait le besoin d'appeler des renforts.

La journée du 1^{er} décembre fut employée par les assiégés à préparer un retour offensif contre les positions du général Ducrot, par celui-ci à s'établir fortement dans ces positions; il ne fut pas inquiété dans ses travaux, les Allemands n'étant pas encore en force devant lui. Ces derniers, renforcés par la droite et par la gauche, se trouvèrent portés dans la nuit du 1^{er} au 2, à 50,000 hommes dans la presqu'île de la Marne, et, le 2 décembre, de grand matin, ils surprirent et culbutèrent nos avant-postes. Mais le général Ducrot avait été renforcé, de son côté, du corps d'Exéa. Les barricadements des villages et la possession des hauteurs de Brie à Champigny lui permirent d'arrêter, de 7 à 8 heures, les succès obtenus d'abord par les Allemands. A 9 heures, ceux-ci engagèrent leurs réserves sur le front de Villiers-Cœuilly. Le combat fut violent sur toute la ligne; nous étions puissamment soutenus par la grosse artillerie qui tirait de la rive droite de la Marne. Toutefois les Allemands enveloppaient nos positions, et leurs coups étaient plus meurtriers et plus sûrs que les nôtres. A gauche, nous reprîmes Brie-sur-Marne aux Saxons et repoussâmes leurs nouvelles attaques; nous gagnions du terrain de ce côté; la bataille tournait à notre avantage. L'ennemi recut alors, par Villeneuve, le

soutien d'une brigade et fit tous ses efforts pour nous empêcher de déboucher de Champigny. La nuit mit fin au combat.

Nous avons perdu 6,000 tués ou blessés, dont 414 officiers ; les pertes de l'ennemi étaient à peu près égales.

Si le but de la sortie était de jeter une armée hors des lignes allemandes, pour tendre la main à l'armée de la Loire sur la route d'Orléans, ce but n'était pas encore atteint. Nos troupes furent ramenées sur la rive droite de la Marne ; le passage s'effectua sans être inquiété sérieusement, le 3 décembre.

Les mêmes troupes se portèrent, le 21 décembre, dans la plaine en avant du fort d'Aubervilliers et cherchèrent, ce jour-là, de concert avec le corps d'armée de Saint-Denis, à enlever le village du Bourget ; mais la force des positions de l'ennemi derrière l'inondation de la Morée, sa nombreuse artillerie et surtout le froid excessif qui congela, en une seule nuit, plus de 900 hommes dans les tranchées, firent échouer cet effort.

Cependant l'ennemi préparait des moyens d'action puissants contre les forts et la Ville et s'appropriait à donner satisfaction par le bombardement à l'opinion publique de l'Allemagne qui s'irritait d'une si longue résistance. Le fameux *moment psychologique* prédit par la presse allemande semblait arrivé. Le 27 décembre, les grosses pièces de l'assiégeant établies au Raincy, à Gagny et à Noisy-le-Grand, labourèrent de leurs projectiles le plateau d'Avron, rendirent cette position intenable et canonnèrent en même temps les forts de Noisy, de Rosny et de Nogent ; 3,000 obus tombèrent sur les batteries d'Avron, et 5 à 6,000 sur les forts de l'Est ou leurs environs.

Mais cette canonnade n'était que le prélude d'un bombardement plus intense. Le 5 janvier au matin, l'assiégeant démasqua ses batteries des hauteurs du Sud, lança plus de 5,000 projectiles sur les forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy et commença la nuit suivante, sans aucune sommation préalable, le bombardement de la ville, bombardement aussi

cruel qu'inutile et qui ne devait pas avancer d'un seul jour la capitulation.

A cette époque, les batteries de l'ennemi étaient établies au pavillon de Breteuil, près de la gare de Meudon, sur la terrasse du château de Meudon, près des Châtelets, sur la butte du Moulin-de-Pierre, à la Plâtrière, sur le plateau de Châtillon, au-dessus du village de Clamart, à la Tour-des-Anglais, à la Tour-de-Crouy, à Fontenay, à Bagneux, et comprenaient 123 pièces de gros calibre.

L'assiégeant canonna également les redoutes des Hautes-Bruyères, du Moulin-Saquet et le village de Villejuif avec les pièces installées dans le village de l'Hay et à Chevilly. Les forts du Sud et l'enceinte ripostèrent souvent avec vigueur aux coups de ces batteries, les forcèrent quelquefois à interrompre leur feu et firent même sauter un magasin à munitions aux batteries du Moulin-de-Pierre et de la Plâtrière de Châtillon. Cependant l'ennemi continuait à tirer régulièrement sur la ville et particulièrement sur les édifices publics, les prisons, les magasins, les ambulances, les hôpitaux et même les cimetières ; ici, les chiffres sont éloquentes : l'hôpital de la Pitié reçut 47 obus, le Val-de-Grâce 75, l'ambulance du Luxembourg 80, celle du Jardin des Plantes 84, l'Asile Sainte-Anne (ambulance) 137, le cimetière de Montparnasse un nombre considérable. Il faut signaler aussi ce fait significatif, que la prison de la Santé ne reçut plus aucun projectile dès qu'on y eut interné les prisonniers prussiens.

C'est aussi à ce moment que Paris commença à souffrir sérieusement de la faim. Chacun se rappelle ces queues interminables à la porte des boucheries et boulangeries municipales, sous la pluie ou dans la neige, au milieu des obus, pour obtenir quelques grammes de viande et 300 grammes d'un pain dans lequel il entrait à peine 20 % de farine de blé.

A cette dernière période du siège, la défense tenta un suprême effort : dans la journée du 19 janvier, toutes les troupes (infanterie de ligne et gardes mobiles) et la garde

nationale mobilisée se heurtèrent, sans succès possible, contre les murs crénelés du parc de Buzenval.

Le 21 janvier, l'ennemi essaya, mais en vain, d'envoyer dans les quartiers de la Villette des projectiles destinés sans doute par lui à soulever la population nombreuse et remuante de ces faubourgs. En même temps, ses batteries établies au Bourget, à Stains, à Pierrefitte, sur la butte Pinçon, à Montmagny, à Deuil, à Montmorency, sur la butte d'Orgemont, concentrèrent leurs feux sur Saint-Denis, criblant de projectiles de gros calibre les forts, la cathédrale, l'établissement de la Légion d'honneur, ruinant un grand nombre de maisons particulières et visant le cimetière à ce point que plusieurs habitants tués à ce moment durent rester quelques jours sans sépulture. A la même date, le bombardement fut étendu aux redoutes de Saint-Maur et du Petit-Parc, au village de Joinville et au fort même de Vincennes, au moyen de batteries établies à Champigny et à Villiers.

Ici se place le douloureux épisode d'une nouvelle tentative insurrectionnelle, le 22 janvier, infructueuse comme celle du 31 octobre.

Le 26 janvier, à minuit, les bases d'un armistice ayant été convenues entre le Gouvernement et le chef de l'armée allemande, le feu cessait des deux parts, et le lendemain la nouvelle de cette cessation de la résistance surprenait une armée et une population qui se faisaient l'illusion de croire qu'elles pouvaient lutter encore.

Tels furent les principaux événements de ce siège de 132 jours, supporté avec une constance au-dessus de tout éloge.

On peut évaluer à plus de 200,000 le nombre des projectiles lancés par les batteries allemandes pendant le dernier mois, projectiles dont la moitié tomba sur les forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge; le seul fort d'Issy en reçut 80,000. Il a été l'un des points les plus intéressants de la défense. Ce motif et le magnifique paysage qui l'entoure l'ont fait choisir pour point central du panorama.

PANORAMA

C'est dans le fort d'Issy qu'est placé le spectateur. Il est sur une plate-forme élevée au-dessus du terre-plein d'un des bastions qui font face aux attaques, d'où on voit au loin dans la campagne. De ce point il distingue : la forteresse du Mont-Valérien, les forts de Vanves, de Montrouge, de Bicêtre et le plateau des Hautes-Bruyères; il aperçoit même le donjon du château de Vincennes, au pied des hauteurs qui courent de Montreuil à Fontenay-sous-Bois. Les villages de Châtillon, de Clamart, de Meudon, de Garches, de Saint-Cloud, de Boulogne et les hauteurs mouvementées qui les entourent ou les dominent se voient à petite distance. C'est sur ces hauteurs que les Allemands avaient établi leurs batteries de siège.

Au Nord, Paris se présente avec ses monuments, ses dômes, ses flèches, reproduits dans leur forme et leur élégance avec une exactitude rigoureuse. Cette vue de Paris, comprenant les villages annexés de Montrouge, de Vaugirard, de Grenelle, d'Auteuil et de Passy, et dans laquelle se détachent en altitude la croupe de Montmartre et Belleville, est encadrée par les hauteurs éloignées qui forment le versant Nord du bassin de la Seine.

Le fort d'Issy, placé immédiatement sous l'œil du spectateur, est vu dans tous ses détails de bâtiments, de fortifications, d'armement. On assiste aux divers mouvements de matériel que de nombreux travailleurs exécutent dans la cour du fort, où les casernes et les magasins à poudre sont en feu ou en ruines. Là éclatent des obus qui font des victimes et des dégâts; ici des blessés sont secourus par leurs camarades ou emportés sur des civières.

Sur les remparts, les canonnières sont à leurs pièces et ripostent au feu des batteries allemandes, dont on distingue la fumée sur les hauteurs. L'enceinte de Paris et une canonnière embossée sur la Seine concourent avec les forts à la défense. Aux fumées de canon partant de tous les points

fortifiés on reconnaît que la résistance à l'assiégeant est dans toute son activité.

DIORAMA

Si le panorama fait voir ce qu'était Paris au dehors pendant le bombardement, le diorama le montre au dedans.

Le spectateur a devant lui l'avenue d'Orléans, au mois de janvier. Le sol de la rue et les toits des maisons sont couverts de neige.

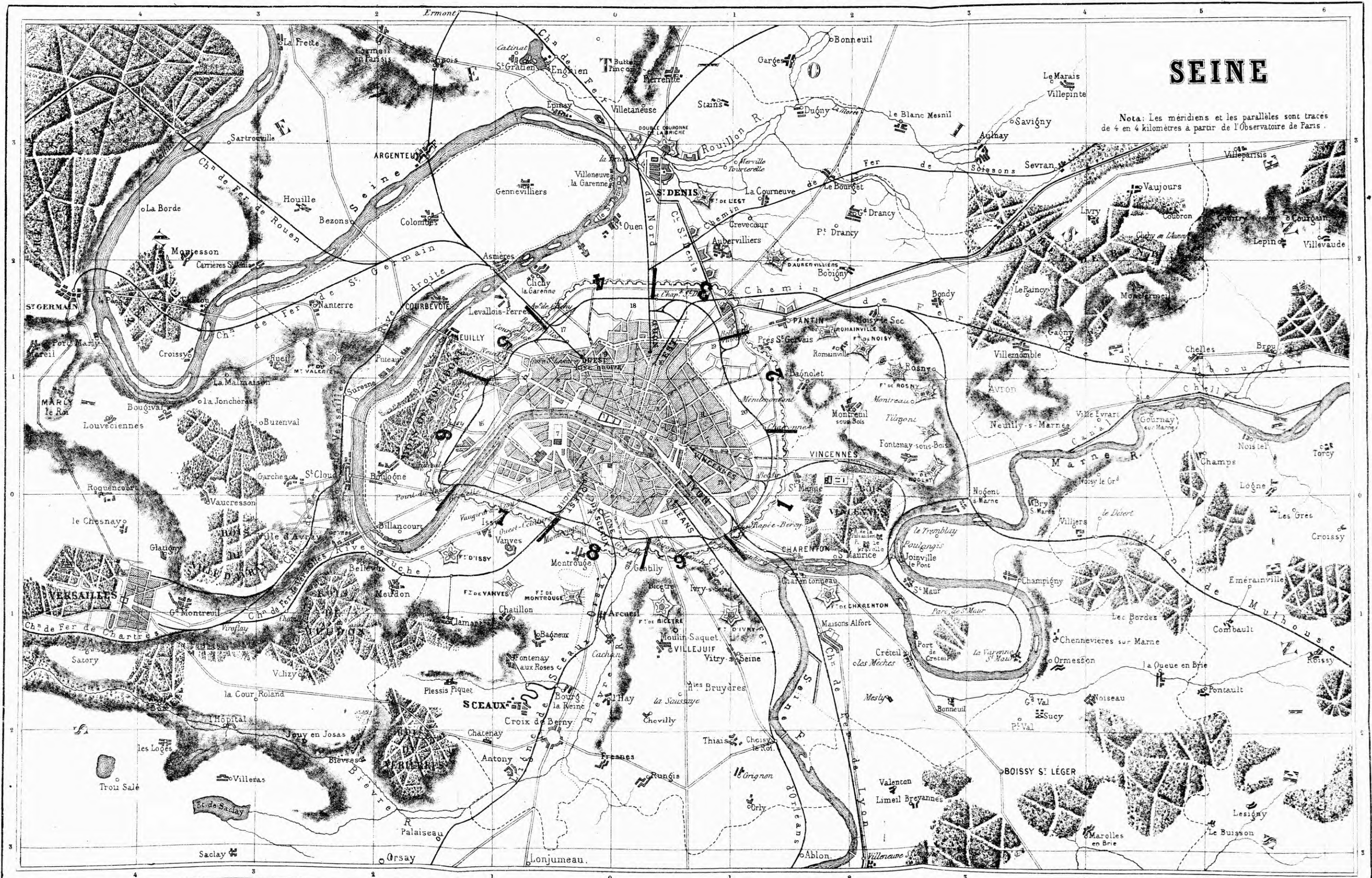
On voit à l'extrémité de l'avenue le clocher de Montrouge; à droite, au premier plan, des personnes de tout âge et de toute condition formant queue à la porte d'une boucherie municipale; à gauche, un bataillon de gardes nationaux se rendant au rempart, et des fiacres, surmontés du drapeau des ambulances, ramenant des blessés; au milieu de l'avenue, le déménagement d'une famille qui fuit ces quartiers bombardés, un officier blessé porté sur un brancard qu'accompagnent des frères des écoles chrétiennes, plus loin, des convois funèbres se dirigeant vers le cimetière du Sud (Montparnasse).

A ce moment, un obus frappe l'angle de la maison où est la boucherie et fait voler la maçonnerie en éclats, qui tuent ou blessent plusieurs personnes. Les plus voisins des blessés se précipitent à leur secours, d'autres regardent le point où l'obus a fait explosion et cherchent à se garer des éclats de pierre qu'il a lancés dans toutes les directions. L'émotion est générale et se lit sur les visages.

On remarque, à gauche, un commencement d'incendie que des pompiers, montés sur le toit, travaillent à éteindre, et au-dessus, dans les nuages, un ballon qui va porter des nouvelles de Paris à la province.

CARTE POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS DU SIÈGE DE PARIS

avec l'indication des Secteurs, &^a



SEINE

Nota: Les méridiens et les parallèles sont tracés de 4 en 4 kilomètres à partir de l'Observatoire de Paris.